

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

CORIOLO

CHEVREAU, URBAIN

Tragédie — 1638

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

CORIOLAN	38 rép.	UN AUTRE SÉNATEUR	2 rép.
AUFIDIE	23 rép.	UN LIEUTENANT DES VOLQUES	1 rép.
VERGINIE	16 rép.	UN AUTRE LIEUTENANT DES VOLQUES	1 rép.
SANCINE	13 rép.	UN SOLDAT DES VOLQUES	1 rép.
SICINIE	11 rép.	UN SECOND SÉNATEUR	1 rép.
VELUMNIE	6 rép.	LIEUTENANT DES VOLQUES	1 rép.
CAMILLE	4 rép.	UN VOLQUE	1 rép.
UN SÉNATEUR	4 rép.		

Personnages muets & suite : LES SÉNATEURS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER	5
ACTE II	17
ACTE III	28
ACTE IV	38
ACTE V	51

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

UN SÉNATEUR

Nous nous sommes punis en le voulant punir,
Nous fîmes notre perte en le pensant bannir ;
Tout le peuple Romain dans ce malheur extrême
En s'armant contre lui, s'arma contre soi-même ;
Et croyant tout d'un coup irriter son destin 5
Il forma des projets dont la mort est la fin.
Vous avez allumé le feu qui nous consomme,
Vous nous avez perdus pour vouloir perdre un homme :
Mais le pis que je trouve en cette extrémité,
C'est de prier encore un esprit irrité. 10
Vous cherchâtes jadis les moyens de lui nuire,
Vous entreprîtes tout afin de le détruire.
L'avez vous pas traité cent fois honteusement ?
Vous êtes les auteurs de son bannissement ;
Rome par cet exil, et par cette infamie 15
S'est fait voir par malheur sa plus grande ennemie.
Cependant vous pensez modérer son courroux,
Et recevoir des biens qu'il n'obtint pas de vous.
De quoi, Coriolan, n'était-il point capable
Quand vos mauvais soupçons le rendirent coupable ? 20
Pouvait-il pas finir l'excès de votre ennui,
Et relever l'État qu'il ruine aujourd'hui ?

Sa valeur éloignait les plus fières tempêtes ;
Il n'employait ses mains qu'à conserver vos têtes,
Et je trouve qu'enfin vous l'avez obligé
De venger un affront qu'il n'avait pas vengé.

25

UN AUTRE SÉNATEUR

Tout nous presse pourtant dans cet état funeste,
Nous sommes combattus de famine et de peste :
Ne nous arrêtons pas à répandre des pleurs,
Et n'épargnons plus rien pour finir nos malheurs.
Nous venons d'envoyer à cette âme cruelle
Des Sacrificateurs en pompe solennelle :
Mais quoi ce grand éclat, et cet insigne honneur
N'ont pu nous procurer le plus simple bonheur.
Il a considéré leurs pleurs sans en répandre,
Et les a méprisé au lieu de les entendre.
Renvoyons toutefois, et ne nous laissons pas
De chercher s'il se peut un plus noble trépas.
Allez-y Sicinie, et faites par vos larmes
Que pour l'amour des Dieux il mette bas les armes ;
Remontrez-lui sur tout pour son bannissement
Que nous avons pleuré ce triste éloignement ;
Que nous sommes en deuil ; que le peuple le prie
De cesser ses rigueurs, de sauver sa Patrie ;
D'apaiser aujourd'hui des Volques triomphants,
Et de considérer sa femme et ses enfants ;
Que dedans nos malheurs, sa mère le conjure
De n'avoir plus égard à cette étrange injure,
Et que pour tout paiement de l'avoir mis au jour
Elle ne veut de lui que cet acte d'amour :
Qu'il entende les cris de cette pauvre ville,
Qu'il y doit rencontrer un éternel asile :
Bref, sans vous retenir, qu'il y doit commander

30

35

40

45

50

C'est tout ce qu'à plus près on lui peut demander.

(Bas.)

SICINIE

Dans ma commission je ferai mon possible 55
Pour le rendre bientôt plus doux et plus sensible ;
Je n'épargnerai rien qui puisse l'émouvoir :
Dieux ! J'y vais à regret, et je crains de le voir.
Son camp pourra-t-il bien me servir de retraite ?
J'ai procuré sa honte, et conclu sa défaite. 60
Mais il est trop vengé de nous avoir soumis,
Et de punir ainsi ses plus grands ennemis :
Peut-être que nos maux ont assouvi sa rage,
Que sa triste Patrie a touché son courage,
Qu'il tarira nos pleurs, et qu'enfin la pitié 65
Fera plus sur son coeur que n'a fait l'amitié.
C'est tenir trop longtemps ce conseil en balance,
Sans doute sa fureur perdra sa violence :
À quelques accidents que m'engage le sort,
Je ne puis en tout cas endurer qu'une mort. 70

SCÈNE II

CORIOLAN

Vous voyez aujourd'hui que son inquiétude
Est un tragique effet de son ingratitude :
Cette lâche Patrie eut peur de mon crédit,
Me releva d'un coup, et d'un coup me perdit ;
Moi, de vous aujourd'hui j'éprouve le contraire, 75
Il semble que mon mal ait produit son salaire,
Employant contre vous et le fer et le feu,

Je cru n'agir pas bien pour n'agir que trop peu.
Vous n'en eûtes jadis que des marques trop amples,
J'ai brûlé vos maisons, j'ai profané vos Temples : 80
Enfin je fis beaucoup quand vous vîtes ces mains
Faire votre défaite et le bien des Romains.
Cependant ma misère a reçu l'allégeance
De ceux dont je devais attendre la vengeance.
Les Volques irritez d'un pareil traitement 85
Ont vengé ma querelle et mon bannissement :
Ils m'ont plaint aussitôt dans mon injuste peine,
Et pour aller contre eux m'ont fait leur Capitaine :
Où ma Patrie ingrate après mille bienfaits
A tiré vanité des maux qu'elle m'a faits, 90
A forgé des soupçons pour me rendre coupable,
A crû par mon exil mon destin misérable ;
Et pour lui demander l'honneur du Consulat
M'a jugé criminel en dépit du Sénat.
Mais ceux qui par malheur souhaitèrent ma perte, 95
Se trouvent languissants dans leur ville déserte,
Confessent maintenant que leur espoir fut vain,
Et meurent attaqués et de peste et de faim.
Mais c'est punir trop peu leur insolente vie,
Quoi qu'ils soient affligés ils sont dignes d'envie, 100
On peut croître aisément les maux qu'ils ont soufferts,
Et leur faire souffrir ce qu'on souffre aux Enfers.
Je ferai mon pouvoir pour la donner en proie ;
On en fera bientôt ce qu'on a fait de Troie ;
Je veux rendre par là mes exploits immortels, 105
Démolir leur remparts, et briser leurs Autels,
Et faire enfin que l'air devienne si funeste
Que même les corbeaux y meurent de la peste.

SANCINE

Vous n'êtes pas l'auteur de tout ce qui leur nuit,
Eux mêmes ont causé le malheur qui les suit ; 110
Votre vengeance est juste, et leur mal légitime,
Le Ciel qui les punit a rougi de leur crime,
Et leur fera souffrir des tourments éternels
Par les mêmes esprits qu'ils ont fait criminels.
Ils ont à vos dépens élevé des trophées, 115
Rallumé par vous seul leurs flammes étouffées,
Mis à bout les desseins qu'ils avaient machinés,
Et par vous-même aussi seront-ils ruinés.
Le sort fait voir souvent de ces métamorphoses,
Nous étonne parfois par de pareilles choses, 120
Fait sortir d'un sujet deux effets différents,
Et rabat à la fin le pouvoir des tyrans.
Mais la vengeance encor n'en peut être assouvie,
C'est aujourd'hui trop peu que la fin de leur vie.

CORIOLAN

Laissons-en pour montrer qu'on les a su punir, 125
Une fidèle marque aux siècles à venir :
Rendons à nos neveux nos vengeances visibles,
Nous nous en devons prendre aux choses insensibles,
Ruiner leur Palais, détruire tous leurs forts,
Et qu'il ne reste pas un membre de ce corps : 130
Ou si leur Tibre en reste, il faudra par son onde
En déclarer la perte aux yeux de tout le monde ;
Prouver que ces Tyrans ont trouvé leur tombeau,
Et que Rome a passé comme passe son eau.
Mais un Romain s'approche ; étrange patience ! 135

SANCINE

Vous pouvez librement lui donner audience.

CORIO LAN

Il ne trouvera pas de quoi se consoler ;
Voyons-le toutefois, et l’entendons parler.

SCÈNE III

SICINIE

Dans les ressentiments d’une peine infinie,
Et parmi les remords...

140

CORIO LAN

C’est donc toi, Sicinie ?
Dans mes premiers regrets tu m’as abandonné,
Et dedans le dernier m’as tu pas condamné ?
Crois-tu bien me surprendre ? As-tu l’effronterie
De procurer le bien d’une ingrate Patrie ?
Et toi le plus méchant de ceux qui sont au jour,
Veux-tu tirer de moi quelque marque d’amour ?
Après tes lâchetés dois-je bénir ta peine ?
Faut-il que ma pitié récompense ta haine !
N’espère plus de moi que de honteux refus ;
Je sais ce que je suis, et ce que tu me fus.
Séditieux Tribun, infâme, sanguinaire,
Tu croyais justement mon trépas nécessaire ;
En effet votre sort eut été bien plus doux
De m’éloigner plutôt du monde que de vous.
Mais que me veux-tu dire ? Et quelle rhétorique

145

150

155

Me doit faire chérir la liberté publique ?
 Parle, que je t'entende, et que sur tes propos
 Je vous fasse espérer la mort, ou le repos.

SICINIE

Hélas ! Nous confessons quand nous formons nos plaintes, 160
 Que nos maux sont légers au respect de nos craintes ;
 Que nous n'attendions pas de si doux traitements,
 Et que nous méritions de plus grands châtimens.
 Nous avons fait vos maux, et vous faites les nôtres,
 Ou nous fîmes plutôt et les uns et les autres : 165
 Mais ne redoutez plus notre infidélité,
 Ne considérez point Rome à l'extrémité,
 Regardez votre mère et languissante et blême,
 Regretter son pays, votre femme, et vous-même,
 Et vos pauvres enfans que peut-être demain 170
 Vous verrez massacrés de votre propre main.
 Que si vous ne rendez notre sort plus prospère,
 Ayez pitié du moins d'une innocente mère ;
 Soulagez votre femme, et dans nos maux puissans,
 Perdant les criminels, sauvez les innocens. 175
 Aussitôt que le peuple eut donné la sentence,
 Le Ciel s'arma pour vous, et prit votre défense,
 Nous punit d'un exil que le Sénat craignait,
 Que nous sollicitions, et que chacun plaignait.
 Mais rentrez dedans Rome, et pour votre salaire, 180
 Réglez-y, grand Guerrier, comme un Dieu tutélaire.

CORIOLAN

Traîtres, dissimulez, pour fléchir mon courroux
 Vous me venez offrir ce qui n'est plus à vous.
 Où sont tous vos remparts ? Qu'avez-vous à défendre,
 Que mes gens en un jour ne puissent bien vous prendre ? 185

Non, ne me parlez plus ; je veux donner des lois
 À celle qui ne veut triompher que des Rois,
 Qui joint l'ingratitude à ses mauvais offices,
 Et qui prend du plaisir à punir les services.
 Est-ce pas de moi seul qu'elle tient tout son bien ? 190
 Pour épargner son sang j'ai prodigué le mien ;
 Surtout dans ce combat dont j'emportai la gloire,
 Avec combien d'efforts gagnai-je la victoire ?
 Nous étions sur la mer, redoutant en tous lieux
 Les vagues, les rochers, et la terre et les Cieux, 195
 Pour ce que tout d'un coup une horrible tempête
 Éclata sous nos pieds et dessus notre tête ;
 La grêle nous attaque, et la foudre la suit,
 Qui nous fait voir du jour au milieu de la nuit :
 Chacun commence à craindre, et dans ce triste orage 200
 Aussi bien que la mer nous écumons de rage ;
 Le désordre est partout, par un effet nouveau,
 La mer est toute en flamme, et le Ciel tout en eau :
 Mais c'est peu que la mer, que la foudre et la grêle,
 On voit les éléments confondus pêle-mêle ; 205
 La navire élevée, et prête d'abîmer
 Se trouve suspendue entre l'air et la mer ;
 Les vents ébranlent tout, excepté mon courage,
 Et la foudre en tombant rompt mâts, voile et cordage :
 Ces Juges immortels se moquent de nos vœux, 210
 Nous sommes dans les eaux, et nous craignons les feux :
 Le Ciel à nos malheurs se rend opiniâtre,
 L'eau paraît à nos yeux, blanche, noire, et bleuâtre,
 Nous touchons un rocher, tout se perd à l'instant ;
 Bref tout notre vaisseau n'est plus qu'un ais flottant. 215
 Je me sauve dessus, ma fureur endormie
 Se réveille, et poursuit notre troupe ennemie ;
 Enfin j'atteins mes gens : car dans cet élément
 Nous vîmes tous périr mon vaisseau seulement.

SICINIE

Seigneur, je suis témoin de votre grand courage, 220
Je vis votre conduite aussi bien que l'orage.

CORIOLAN

Nous vîmes tout d'un coup par un subit effort
Des approches aux mains, et des mains à la mort :
Bref sans vous raconter ces funestes batailles
La plupart dans la mer firent leurs funérailles 225
Ce fer vous fit douter quand il perça leur flanc
Si vous nagiez sur mer ou bien dessus du sang.
Vous fûtes tous surpris d'un si triste spectacle,
Et crûtes que les Dieux avaient fait un miracle.
Mais à quoi raconter tant de combats divers, 230
Qui les peut ignorer dans tout cet Univers ?
Dans mon premier essai pour votre République
Un Dictateur m'offrit la Couronne Civique,
Quand Tarquin le superbe assisté des Latins
Employa son pouvoir pour forcer vos destins. 235
Que n'ai-je point tenté dans la plus grande guerre ?
Et que n'ai-je point fait, et sur mer et sur terre ?
Cependant j'ai reçu l'infamie en paiement,
Je me ressouviens bien de mon bannissement.
Allez dire aux Romains que tout leur est funeste ; 240
Que c'est peu que la faim, que la guerre et la peste ;
Qu'ils n'ont encore vu leur malheur qu'à demi ;
Que je suis leur plus grand, et leur pire ennemi ;
Que je boirai leur sang ; que j'aurai l'esprit libre
Si j'en puis voir un fleuve aussi grand que le Tibre. 245

SICINIE *(bas)*

Ruiner son pays, et tuer ses parents,

N’a rien de généreux ; c’est le fait des Tyrans.

SCÈNE IV

AUFIDIE

Que voulait ce Romain ?

SICINIE

Qu’au fort de nos tempêtes
Il vous plût d’écouter nos très humbles requêtes.

250

AUFIDIE

Vous êtes des agneaux : mais dans votre courroux
Vous avez la coutume et la rage des loups.
Vous n’excusez jamais, vous n’exceptez personne,
Et vos sanglantes mains vont jusqu’à la Couronne.
Vous voulez triompher des plus belles vertus ;
Les Sceptres sous vos pieds demeurent abattus ;
Les Romains sont sujets si les Rois ne les servent,
La guerre les nourrit, les crimes les conservent ;
Tous les plus noirs pensers que suggère l’Enfer,
Les meurtres, les poisons, et la flamme et le fer,
Vous semblent aujourd’hui des ébats ordinaires,
Et pour vous maintenir des actes nécessaires.
Votre orgueil vous déçut, mais vous êtes rangés ;
Vous nous avez punis et nous sommes vengés.
Lorsque l’occasion vous fut tant opportune,
Vous usâtes du temps, du lieu, de la fortune ;
Vous n’épargnâtes rien ; vos soldats glorieux
Ne pardonnèrent pas seulement à nos Dieux ;
Et si vous leur rendez de si parfaits hommages

255

260

265

Vous pouviez en tout cas respecter leurs images, 270
 Conserver nos Saints lieux, et du moins déférer
 Quelque respect à ceux qu'on devait adorer.
 Mais vos Religions vont dans l'hypocrisie ;
 On voit bien que vos Dieux sont tous de fantaisie ;
 Que vous haïssez ceux dont vous n'espérez rien, 275
 Et que vous rêverez ceux qui vous font du bien.
 Qu'a dit Coriolan ? Vous aime-t-il encore ?

SICINIE

Nous le supplions tous, et tous il nous abhorre,
 Il parle contre nous avecque passion,
 C'est ce qui me confond dans ma Commission. 280
 Ha ! Seigneur plutôt au Ciel, au point que je vous prie
 Que mon sang épargnât celui de ma Patrie !
 Je suis bien assuré que j'en viendrais à bout,
 Je me ferais ouvrir pour le répandre tout.

AUFIDIE

J'estime vos bontés ; vous êtes charitable, 285
 Mais vous courez danger de mourir misérable.
 Qu'on ne rencontre plus de Romains dans ce lieu,
 Dites nous maintenant un éternel adieu.
 Nous entrerons dans Rome, et quoi qu'elle machine,
 Le moindre d'entre nous a juré sa ruine : 290
 Ne vivez plus ainsi d'espérance et de peur,
 Car nous voulons à tous vous arracher le coeur ;
 Il faut que vous mouriez ; que Rome toute entière,
 Et pour elle et pour vous serve de cimetière.

SICINIE

Dieux nous sommes perdus ! N'espérons plus de bien, 295

Notre meilleure attente est de n'attendre rien.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

UN SÉNATEUR

Sicinie est-il vrai ? Serait-il bien croyable
Que l'ingrat à nos maux parût impitoyable ?
Qu'il nous voulût venger des maux qu'il a souffert ?
Et nous faire souffrir les flammes et les fers. 300
Ah ! Quelles cruautés, dans ces nouveaux supplices,
Il n'en veut pas punir seulement les complices ;
Les bons et les méchants pâtissent à la fois,
Il veut en tous les lieux signaler ses exploits,
Nous apprêter bientôt de mêmes funérailles, 305
Ou dedans nos maisons, ou dessous nos murailles,
Détruire son pays de l'un à l'autre bout,
En allumant un feu qui le consume tout.

SICINIE

N'attendons jamais rien du secours de nos larmes,
Espérons tout du Ciel, et du succès des armes. 310

(Il dit ceci à Sicinie.)

UN SECOND SENATEUR

Nos Sacrificateurs ont senti son courroux,
Et ne l'ont pas trouvé plus sensible que vous.
Il est dans le dessein de venger son injure,
D'irriter contre nous les Dieux, et la Nature ;
D'aigrir de plus en plus notre malheureux sort, 315
Et de nous procurer une honteuse mort.
Rome en fit autrefois sa meilleure espérance
Alors que sa valeur la mit en assurance,
Et que nos ennemis trouvaient sans son secours
Le terme de sa gloire, et celui de nos jours : 320
Mais le peuple animé d'une injuste rancune
Bannit avecque lui notre bonne fortune,
Trouva par cet exil les bords de son cercueil,
Et le couvrant de honte, il nous couvrit de deuil.
À quoi donc maintenant nous pouvons nous résoudre ? 325
Nous avons dessus nous attiré cette foudre,
Et pensant l'éloigner de l'Empire Romain,
Nous lui mîmes d'abord les armes à la main.
Cependant on l'accuse, et de notre misère
Vous êtes les auteurs, et la cause première 330
Votre accusation le faisant condamner
Acheva le dessein qu'on n'osait terminer ;
Et nous ne doutons pas qu'une haine ancienne
Séparait seulement votre âme de la sienne.
Et de fait confessez pour le voir trop puissant 335
Que vous ne crûtes pas qu'il dût être innocent :
Vos craintes, vos soupçons, vos demandes, vos termes,
Ébranlèrent bientôt les esprits les plus fermes ;
Vos Conseils dangereux où chacun s'est remis
Firent lors des bourreaux de ses plus grands amis. 340
Exerçâtes vous pas une rigueur extrême ?
En le croyant Tyran vous le fûtes vous-même.

Le Sénat qui voyait son innocence au jour
 Ne pût à son désir lui montrer son amour.
 Vous l'empêchâtes seul d'y pourvoir de bonne heure ; 345
 Vous pensiez que l'Enfer dût être sa demeure,
 Ou qu'étant contre lui par un juste courroux
 Il perdrait son crédit s'il était contre nous.
 Vous voyez maintenant malheureux Sicinie
 Quels fruits nous recueillons de votre tyrannie, 350
 Et de quelle façon vous nous avez traité
 Par votre jalousie, et par vos lâchetés.

SICINIE

Je ne m'excuse point : je n'en suis pas capable
 Je ne suis toutefois innocent ni coupable ;
 Ou si l'on me punit d'une telle action 355
 Tous les Romains auront même punition.
 Vous me confesserez que Rome toute entière
 Trouva pour le convaincre assez ample matière ;
 Ou bien si par malheur vous ne concevez pas
 Qu'il méritât l'exil, ou plutôt le trépas : 360
 Considérez, Seigneurs, sans blâmer Sicinie,
 Qu'il a souventefois brigué la tyrannie ;
 Qu'il a vendu nos bleds sans nous en avertir,
 Au lieu qu'il les devait au peuple départir,
 Et qu'en ces faits derniers le gain d'une victoire 365
 Le rendait trop cruel pour le combler de gloire.
 Lors que n'a-t-il point fait contre tant de Romains ?
 Il pensa mille fois ensanglanter ses mains,
 Et par ses cruautés il sembla nous contraindre
 D'empêcher les malheurs qu'on avait droit de craindre, 370
 Quand la plupart troublez de ses coups insolents
 Parurent devant moi justes et violents.
 On me loua tout haut d'une telle entreprise,

Où je n'eus d'intérêt que pour notre franchise.

UN AUTRE SÉNATEUR

Mais lors qu'on veut punir un puissant ennemi, 375
On ne le doit choquer ni punir à demi.
On doit chercher sa mort alors qu'il la mérite,
Ou si l'on ne le fait, le châtiment l'irrite,
Et l'oblige à venger par d'autres cruautés
Les moindres maux qu'il croit n'avoir pas mérités 380
Et s'il vous obligeait à cette violence,
Pourquoi donc mettiez vous son trépas en balance ?
Outre que le Sénat n'approuva nullement
Ni votre procédé, ni son bannissement.

SICINIE

Il fallait recourir à cette médecine, 385
Puisqu'on devait couper le mal dans sa racine.
Le feu qui le brûlait nous allait consumer,
Une juste fureur le pouvait animer ;
Et nous voyons en fin que cet homme indocile
Trouvait à ses souhaits un succès trop facile. 390
Il s'attaquait à nous, par les mêmes efforts,
Il détruisait bientôt ce vénérable corps,
Et si l'on n'eut fini ses desseins par les nôtres
Il nous allait détruire, et les uns et les autres.
Brute ayant rabattu le pouvoir de nos Rois 395
Fut estimé dans Rome, et béni mille fois ;
Quand l'esprit des Tarquins par un sort déplorable
Ne faisait point de vœux sans faire un misérable,
Qu'on soupirait partout ; que l'Empire abattu
Périssait tous les jours par sa propre vertu, 400
Et que ces factieux nous forçaient de nous plaindre
Des maux que tout un peuple avait sujet de craindre.

Tullie à mon avis est présente à vos yeux,
 Vous vous ressouvenez de son crime odieux ;
 Lucrèce vous en est une preuve assez ample 405
 De qui la mort honteuse est un si bel exemple :
 Bref ces superbes Rois furent tous abhorrés,
 Et leurs persécuteurs furent presque adorés.
 Qu'ai-je fait après tout qui mérite censure ?
 J'ai vengé par l'exil une commune injure, 410
 Et contre un qui voulait la qualité de Roi
 J'ai tenté ce que Brute a tenté devant moi.

(Il dit ceci à Sicinie.)

UN SÉNATEUR

Lorsqu'ils furent chassés tout était légitime,
 Tarquin nous haïssait, le fils commit un crime,
 Et depuis leur exil qu'ils ont voulu venger, 415
 Coriolan sans doute a bien su les ranger.
 Quand ils furent bannis, leur rage fut extrême :
 Mais comme leur grandeur, leur pouvoir fut de même ;
 Toutefois nous perdons le temps à raisonner,
 Éloignons le malheur qui nous vient talonner, 420
 Invoquons tous nos Dieux, courons aux Sacrifices,
 Rendons nous s'il se peut les Astres plus propices.
 Surtout assurez vous que dedans nos malheurs
 Vous verserez du sang si nous versons des pleurs.

SCÈNE II

VERGINIE

Allons, Madame, allons, et que ce nom de mère 425
 Nous fasse rencontrer un destin moins contraire.

Sortons vite de Rome, et pour notre salut
 Éprouvons désormais s'il sera ce qu'il fut.
 Nous avons trop souffert pour souffrir davantage,
 Modérons aujourd'hui l'ardeur de son courage ; 430
 Qu'il succombe au récit de nos moindres douleurs,
 N'épargnons ni respects, ni prières, ni pleurs.
 Que ce devoir de mère, et cette amour de femme
 Impriment vivement la pitié dans son âme ;
 Que ces pauvres enfants implorent son secours ; 435
 Qu'il n'accourcisse pas la longueur de leurs jours :
 Et qu'enfin sa rigueur qui serait sans seconde
 Ne fasse pas mourir ceux qu'il a mis au monde.
 Je l'avoue à ce coup, qu'une juste pitié
 M'anime pour le moins autant que l'amitié, 440
 Et que m'imaginant Rome toute déserte
 Je regrette à tous coups cette sensible perte ;
 Que c'est bien justement que je suis dans le deuil
 Puisqu'on met tous les jours mes parents au cercueil,
 Et que dans cette triste et funeste aventure 445
 Le sang a mille fois démenti sa nature.
 Le désir de vengeance, et sa bouillante ardeur
 Ont chassé le respect, et l'amour de son coeur.
 Il croirait faire mal s'il formait une envie
 Qui regardât un jour le bien de notre vie, 450
 Et qui le fît résoudre à finir son courroux
 De peur que notre sort fût trop libre, et trop doux.
 Avant qu'il fut banni nous n'avions rien qu'une âme,
 Nos esprits en tous lieux ne sentaient qu'une flamme,
 Nos coeurs se répandaient ; et puis de tous les Dieux 455
 L'amour était celui que nous servions le mieux.
 Mais vraiment la fortune a bien changé de face,
 Sa faveur seulement précédait sa disgrâce,
 Ainsi qu'un temps serein précède bien souvent
 Quelque grande tempête, et quelque horrible vent. 460

VELUMNIE

J'avais eu ci-devant une espérance haute,
 Mais j'ai donné la vie à celui qui me l'ôte,
 Et qui dedans ce mal dont il nous peut guérir
 S'obstine le premier à nous faire mourir.
 À parler sainement son exil fut infâme ; 465
 Mais le voulant venger, il néglige sa femme,
 Et nous traîne aujourd'hui dans le même malheur
 Qui nous prive du jour, et le comble d'honneur,
 S'il doit à tout le moins emporter quelque gloire
 D'une si malheureuse et si triste victoire. 470
 Hélas ! S'il ne perdait que ceux qui l'ont perdu,
 Mais il détruit des gens qui l'avaient défendu,
 Et de qui les Conseils joints à son grand courage
 Le jetaient dans le port en dépit de l'orage.
 Cet Auguste Sénat qui soutint sa grandeur, 475
 Et qui bénit cent fois sa généreuse ardeur,
 Lors que nos ennemis dans leur honteuse fuite
 Redoutaient sa valeur, et louaient sa conduite ;
 Est prêt de succomber dans ces adversités
 Et de porter le deuil de ses prospérités. 480
 Que dirai-je de plus ? Dans sa rigueur extrême
 Attaquant son pays il s'attaque lui-même,
 Et montre clairement qu'il veut s'abandonner
 À dessein de nous nuire, et de nous ruiner :
 Imitant à plus près ces fatales ruines 485
 Qui tombant quelquefois sur les places voisines
 S'enfoncent d'ordinaire avec beaucoup de bruit
 Dedans les mêmes lieux qu'elles ont tout détruit.

VERGINIE

Il est bien vrai, Madame ; et dans son entreprise

Au point qu'il perd l'honneur nous perdons la franchise ; 490
 Celui qui perd l'honneur n'a plus rien à garder,
 Et dedans notre mort qu'il craint de retarder
 J'ai bien peur justement qu'un esprit si farouche
 Nous oblige de craindre, et de fermer la bouche,
 Au moment que nos yeux lui prouveront assez 495
 Nos plaintes à venir et nos malheurs passés.
 Aussi ne veux-je point une longue harangue ;
 Mes yeux noyez de pleurs feront mieux que ma langue,
 Et cette eau confondue avecque mes soupirs
 Parlera seulement de nos justes désirs. 500
 Mais quel regret aussi me reste-t-il dans l'âme,
 S'il perd le souvenir de sa première flamme ?
 Et si vengeant ses maux par un commun trépas
 Il rougissait le Tibre, et n'en pâissait pas ?
 Enfin se rendrait-il Tyran de sa Patrie 505
 Qu'il devrait regarder avec idolâtrie ;
 Ferait-il ruinant ceux qui l'ont élevé
 Ce que ses ennemis n'avaient pas achevé ?
 Se servirait-il bien dedans cette aventure
 Des pierres de nos Dieux pour notre sépulture ? 510
 Les voudrait-il détruire ? Et dans ses cruautés
 Se pourrait-il porter à ces impiétés ?
 Madame, ce penser met mon âme à la gêne,
 Et ce point seulement renouvelle ma peine.
 S'il a déjà sa mère, et sa femme en horreur 515
 Il peut jusques aux Cieux étendre sa fureur.
 Il faut donc prévenir un si triste spectacle,
 Nos pleurs, et nos sanglots y mettront un obstacle ;
 Ou si nos propres maux ne le peuvent ranger
 Nous vengerons sur nous l'affront qu'il veut venger. 520

SCÈNE III

SANCINE

Votre gloire sur tout trouble sa fantaisie,
Et votre grand crédit le met en jalousie.
Non, ne vous flattez point d'une si douce erreur,
Il peut la convertir désormais en fureur.
Prenez donc toujours garde à cet âme insensée ; 525
Car des propos si doux démentent sa pensée,
Aufidie est un traître, et le ressentiment
De son premier malheur trouble son jugement.
Les Volques sont d'humeur à garder une injure ;
C'est un peuple méchant, lâche, ingrat et parjure ; 530
Il vous aime, il vous craint ; mais vous ne songez pas
Qu'il avait ci-devant cherché votre trépas :
Que cette perte enfin nous peut être commune,
Puis qu'il peut ruiner notre bonne fortune ;
Et que vous craignant trop pour vous voir trop puissant 535
Il peut se relever en vous affaiblissant.
Ne méprisez donc pas les Conseils de Sancine
Qui n'a jamais eu peur que de votre ruine.

CORIOLAN

Ici la prévoyance est une lâcheté
Contre un peuple qui craint ma générosité 540
Sancine espère tout, j'ai trouvé des délices
Aux lieux où je devais attendre des supplices ;
Il est vrai qu'Aufidie est cruel et jaloux,
Mais je n'ai pas sujet de craindre son courroux ;
Je suis ses intérêts, et songe je te prie 545
Que pour les conserver je détruis ma Patrie.

SANCINE

Donc si vous m'en croyez, triomphons promptement
Pour ne lui pas laisser un soupçon seulement.

CORIO LAN

J'y suis bien résolu ; la chose est déjà preste,
Mon sort est glorieux d'une telle conquête,
Et je meurs trop content en ce que j'ai soumis
Soumettant les Romains, mes plus grands ennemis.

550

SCÈNE IV

AUFIDIE

À quoi réservons nous la force de nos armes,
Leur sang serait-il bien épargné par leurs larmes ?
Usons vite du temps ; allons, fameux Guerriers
Parmi tant de cyprès recueillir des Lauriers.
Et vous Coriolan de qui les faits célèbres
Font aujourd'hui de Rome un séjour de ténèbres ?
Avez-vous des remords de sa calamité ?
Qu'avez-vous à songer dans cette extrémité ?
Détruisons sans rougir et les uns et les autres,
Ce sont mes ennemis, ils ont été les vôtres :
Cependant vous rêvez sur leur prochain malheur,
Il semble que leur mort cause votre douleur
Vous ont-ils pas banni ?

555

560

565

CORIO LAN

Généreux Aufidie,
Ne me soupçonnez point d'aucune perfidie ;

Je garderai ma foi, rien ne me peut changer,
 Je vous dois satisfaire, et je me dois venger :
 Sais-je pas maintenir ce qu'il faut qu'on maintienne,
 Leur mort réparera votre injure et la mienne :
 Puisqu'avec injustice ils m'ont voulu bannir,
 Je sais que mon exil est encore à punir.

570

(Il l'embrasse.)

AUFIDIE

Digne auteur de mon bien et de cette victoire ;
 Combien dans ce dessein emportez vous de gloire !
 Je vous dois embrasser, et pour tant de bienfaits
 Louer votre constance, et bénir vos effets.
 Sus donc, l'occasion nous est trop favorable,
 Cherchons leur sur le soir une fin déplorable,
 Apaisons par leur sang nos esprits irrités,
 Et ne différons plus des tourments mérités.

575

580

CORIOLAN

Je serais malheureux s'ils ne le pouvaient être :
 Mais dans mes cruautés je leur ferai connaître
 Que j'eus dès mon exil toute Rome en horreur ;
 Que je la fis l'objet de toute ma fureur,
 Et que le Ciel devait me fournir une foudre
 Qui dans une heure ou deux la va réduire en poudre.

585

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CORIO LAN *(dans son Camp levant sa femme qui est à genoux)*

Madame en cet état je ne puis vous parler.

VERGINIE

Mais aurai-je autrement de quoi me consoler ?

CORIO LAN

Espérez tout de moi, considérez, Madame, 590
Dans ces confusions que vous êtes ma femme ?
J'ai vécu nuit et jour dans une égale ardeur,
Et dedans ma bassesse, et dedans ma grandeur.
Dans la peur que j'avais qu'on fit périr vos charmes,
J'ai poussé des soupirs, et j'ai versé des larmes, 595
Et vous seule autrefois avez pu dans ce coeur
Imprimer pour jamais, et l'amour et la peur.
Non, mon âme, celui qui détruit toutes choses,
Et qui cause chez nous tant de métamorphoses ;
Le temps qui peut changer les plus fermes esprits 600
N'a pu changer l'ardeur dont je me sens épris.
Mon mal ne fut pas grand étant banni de Rome :
Mais chère Verginie, au feu qui me consume

Je trouvai que mon sort ne pouvait être doux ;
 Car m'éloignant de Rome on m'éloignait de vous. 605
 Dans ce départ sanglant, j'eus mille fois envie
 De finir par le fer ma misérable vie,
 Si l'amour qui console, et qui garde un Amant
 Ne m'eut fait espérer quelque contentement.
 Je me flattais ainsi dans cette douce attente 610
 Afin qu'en ce malheur mon âme fut contente,
 Et que mes déplaisirs fussent tous enchantés
 Par l'espoir seulement de revoir vos beautés.
 Maintenant que le Ciel souffrant que je vous voie
 Dissipe ma tristesse, et me comble de joie ; 615
 Je dois m'imaginer que c'est bien à propos
 Que je vous dois chercher désormais du repos
 Parlez donc librement : mais avant que j'entende
 De votre propre bouche une telle demande,
 Assurez vous d'avoir de ma tendre amitié 620
 Tous les bons sentiments qu'on doit à la pitié ;
 Pourvu que l'intérêt de la race Romaine
 Ne se confonde point avecque votre peine.

VERGINIE

Pour qui croyez vous donc que je puisse parler ?
 Hé quoi notre intérêt doit-il pas se mêler ? 625
 Verrai-je mes parents près de la sépulture
 Endurer des tourments qu'abhorre la Nature,
 Sachant que leur esprit est tout prêt de sortir
 Sans soulager leurs maux, ou sans y compatir.
 Lorsqu'on fera de Rome une ville déserte 630
 Voulez vous que je sois insensible à sa perte ?
 Et que pour un serment fatal et solennel
 L'innocent soit puni comme le criminel ?
 Ô Ciel ! Où trouvez vous ces injustes maximes,

Qu'il faille réparer un affront par des crimes ? 635
 S'en prendre sur son sang, massacrer ses amis,
 Et violer la foi que l'on leur a promis :
 Ruiner son pays, craindre de s'en distraire,
 Et prendre contre nous notre parti contraire.
 Mon cher Coriolan, tant de mères en deuil 640
 Verront-elles sans pleurs leurs maris au cercueil ?
 Et les pauvres enfants qui sont dans leurs entrailles
 Y doivent-ils ainsi faire leurs funérailles ?
 Leur refuserez vous le moindre acte d'amour ?
 Mourront-ils par vos mains sans avoir vu le jour ? 645
 Et massacrerez vous dans cette horrible envie
 Ceux qui peut-être encore n'ont pas reçu la vie ?
 Conserverez vous bien ce penser plein d'horreur
 Sans étouffer dès l'heure une telle fureur ?
 Mon tout qu'est devenu ce louable courage, 650
 Peut-il bien demeurer où préside la rage ?
 Et la raison qui fait que nous craignons les Dieux,
 Peut-elle s'accorder avec les furieux ?
 De quoi m'accusez vous ? De quelle ingratitude
 Pour me faire sentir un traitement si rude ? 655
 Et que vous ai-je fait pour me réduire au point
 De craindre tout de vous, et de n'espérer point ?
 Peut-être croyez vous que parmi tant de plaintes
 Je pousse des soupirs qui sont mêlés de feintes ;
 Que j'ai favorisé votre bannissement 660
 Sans avoir soupiré de cet éloignement.

CORIOLAN

Ah ! Madame, ce mot me met à la torture,
 Vous avez soupiré dans ma triste aventure,
 Et je juge aisément par tout ce que je vois
 Que vous avez souffert du moins autant que moi. 665

Je plains encor vos pleurs dont le fréquent usage
 Vous a noyé les yeux, et changé le visage :
 Et je suis si confus de causer vos douleurs
 Qu'à peine devant vous retiendrai-je mes pleurs.

VELUMNIE

Sensible cruauté, fatale destinée ! 670
 Je demande la vie à qui je l'ai donnée,
 Et par un accident que je ne connais pas
 Celui que j'ai fait naître avance mon trépas.

CORIOLAN

Ô Dieux ! n'achevez point ; quelque chose qu'on die,
 Je ne saurais tremper dans cette perfidie ; 675
 La Nature et le Ciel m'imposent cette loi
 De vous rendre ce bien puis que je vous le dois ;
 Serait-ce une faveur dont je dusse être avare ?
 Madame, croyez vous que je sois un barbare ?
 Et que ce coeur pour vous ne garde désormais 680
 Les meilleurs sentiments qu'il gardera jamais ?
 Ai-je oublié les soins qu'un fils doit à sa mère ?
 Est-ce moi qui vous rend la fortune contraire ?
 Hé ! Jugez-en, Madame, autrement s'il vous plaît,
 Considérez toujours la chose comme elle est. 685
 Si j'ai tantôt failli vous me pouvez reprendre :
 Mais ne me blâmez pas avant que de m'entendre.
 Voyez que mon exil est encor tout récent ;
 Que par là mon pays ne peut être innocent,
 Et que me proposant une fin misérable 690
 Il s'est fait criminel en me rendant coupable.
 Ne l'ayant point forcé de me désobliger,
 Son mauvais traitement me force à me venger.
 En ce cas j'ai voulu chercher une retraite

Chez ceux de qui j'avais commencé la défaite ;
 Si bien qu'ils m'ont donné pour finir mon ennui
 Ce que dans mon malheur je n'obtins pas de lui.

695

VELUMNIE

On ne vous peut louer de cette tyrannie
 Dont l'effet vous apporte une joie infinie.
 Quand vous aurez détruit tous ces lieux d'alentour ;
 Que tous les citoyens seront privez du jour,
 Et qu'on aura forcé tant de Dames Romaines,
 Serez vous plus vengé qu'en finissant nos peines ?

700

(Coriolan la saisit par la main, et lui oste le poignard.)

VERGINIE

Comment ! Verriez vous bien des Volques triomphants,
 D'un pays, d'une mère, et de vos chers enfants ?
 Le souffririez vous bien ? Et qu'au-delà du Tibre
 On me traînât esclave, et que vous fussiez libre !
 Que je vinsse prier ces barbares esprits
 Dont je serais peut-être, et l'amour et le prix ?
 Que sans considérer mon rang ni ma naissance
 Le vice par la force opprimât l'innocence ?
 Et pour le dernier trait de mon malheureux sort
 Que j'eusse de Lucrece et la honte et la mort ?
 Si vous restez ingrat de quoi que je vous prie,
 Je ne survivrai pas à ma triste Patrie.
 Ainsi j'aurai moi-même à moi-même recours ;
 Ils n'auront pas l'honneur de terminer mes jours,
 Cette main préviendra leur furieuse envie,
 Je les contenterai par la fin de ma vie :
 Ce fer leur apprendra que je ne fuyais pas
 Les plus rudes chemins qui mènent au trépas.

705

710

715

720

Ma mort est un exemple.

CORIOLAN

Ah, Madame, je tremble !

VELUMNIE

Mon fils, que de malheurs vous causerez ensemble !

VERGINIE

C'est par là seulement qu'il se faut secourir, 725
Je sais comme on doit vivre, et comme on peut mourir,
Et je ne puis manquer dans ce dessein tragique
Vous me prêtez la main pour le mettre en pratique ;
Ou si vous désirez qu'on sache à l'avenir
Que votre tendre amour m'en a pu retenir, 730
Voyez notre pays sans dessein de lui nuire,
Ne le détruisez pas de peur de me détruire,
Pour ne me rien nier accordez lui ce bien,
Et soulagez son mal pour apaiser le mien.
Au nom de tous les Dieux, au nom de votre femme, 735
Et d'une mère en pleurs dont vous arrachez l'âme,
Étouffez maintenant votre premier projet,
Quittez cette fureur dont nous sommes l'objet ;
Et sans nous arrêter, prononcez de bonne heure
Qu'il faut que Rome dure, ou qu'il faut que je meure ; 740
Car vous devez savoir que mon destin est tel
Qu'on ne lui donne coup qui ne me soit mortel.

CORIOLAN

Vos propos tout d'un coup viennent de me confondre
Et dedans cet état je ne vous puis répondre.

Mon esprit est confus dans cet étonnement ; 745
 Madame, accordez moi, s'il vous plaît un moment :
 Donnez ce peu de temps à cette grande affaire ;
 Car je n'ai de pensers que pour vous satisfaire,
 Et si quelque raison me preuve désormais
 Que l'injustice règne en tout ce que je fais : 750
 Je ferai mes efforts pour rendre contente,
 Et contre l'apparence, et contre votre attente.

VERGINIE

Durant ce peu de temps je vais prier les Dieux
 Qu'ils veuillent vous ouvrir, et l'esprit et les yeux.

SCÈNE II

AUFIDIE

Sancine j'ai bien peur qu'en fin tant de paroles 755
 Ne rendent tout d'un coup mes attentes frivoles ;
 S'il se donne long temps le soin de l'écouter,
 Sache que son pouvoir est bien à redouter.
 Je n'ai point de parti qui ne lui soit contraire
 Puis qu'il a maintenant à combattre une mère ; 760
 Sa femme en ce dessein peut si bien l'émouvoir
 Que je crains de tenter ce que je veux savoir.
 Oui, dedans ce moment je vois tomber ses armes
 Aussitôt qu'il verra leurs véritables larmes.
 Si ce fameux Guerrier combattu de pitié 765
 Fait succéder la grâce à son inimitié,
 Nos affaires vont mal : pour moi j'en désespère,
 Puis qu'il a maintenant à combattre une mère,
 Et sans doute il craindra de nous voir triomphants
 Se remettant aux yeux sa femme et ses enfants. 770

Il est pourtant encore à venger sa querelle,
 Il doit exterminer cette race infidèle ;
 Toute notre entreprise est proche de sa fin,
 Nous ne saurions périr ni changer de destin,
 Et bientôt j'en aurais tout ce que j'en espère : 775
 Mais il a toutefois à combattre une mère.
 Il me semble la voir embrasser ses genoux,
 Pousser mille sanglots pour fléchir son courroux,
 Noyer ses yeux de pleurs, et se jeter par terre
 Pour lui faire abhorrer cette dernière guerre ; 780
 Et puis lui proposer mille conditions
 Pour changer en un rien ses inclinations :
 J'ai bien peur que le sort ne nous soit pas prospère
 Car je vois des enfants, une femme, une mère.

SANCINE

Non, non, dans ce dessein Rome doit succomber, 785
 Coriolan sait bien qu'elle est prête à tomber,
 Ni pays, ni parents ne le peuvent contraindre
 De différer les maux qu'elle avait droit de craindre.
 Puis qu'il la doit punir avec juste raison
 Ne le soupçonnez point d'aucune trahison : 790
 Je l'ai tenté souvent pour le mettre en balance ;
 Mais il ne veut agir que dans la violence,
 Et je crois que leurs pleurs y serviront si peu
 Qu'il ne leur parlera que de sang et de feu.

AUFIDIE

Contente moi Sancine, et pour m'ôter la crainte 795
 Forme lui de ma part quelque sujet de plainte :
 Va le voir de ce pas, et pour tout compliment
 Dis lui que je l'attends, qu'il vienne promptement ;
 Qu'il diffère longtemps à venger son outrage,

Et que tout notre bien dépend de son courage ;
Que je ne puis attendre, et que dans cette nuit
Il faut que son pays soit tout à fait détruit.

800

SCÈNE III

CORIOLAN *(seul dans son Camp)*

Sancine vient ici, que lui pourrai-je dire !

SCÈNE IV

CORIOLAN

S'il se peut cher ami, soulage mon martyre
Et tâche à consoler mon esprit abattu
Ou bien par tes bontés, ou bien par ta vertu.
Je ne le puis celer, il faut que je te die
Qu'une mère, une femme, et sur tout Aufidie
Livrent à mon esprit de si puissants combats
Que je n'ose accorder ni finir leur débats.

805

810

SANCINE

Quoi, vous suivez encore une route incertaine ?
Ce dernier procédé nous a tous mis en peine ;
Nous avons contre nous de puissants ennemis
Si nous ne leur tenons ce qu'on leur a promis.
Ils parlent déjà mal voyant bien qu'on retarde :
Mais ne balancez plus, la chose vous regarde.
N'allez plus opposer, ni pays ni parents,
Vous êtes obligé de punir ces Tyrans ;
Il y va de la vie, et surtout d'une gloire

815

Qui fera quelque jour l'ornement de l'histoire ;
Que pouvez vous rêver ?

820

CORIOLAN

Non, je ne rêve plus ;
Car ces empêchements seront tous superflus,
Je suivrais de bon coeur leur légitime envie :
Mais je dois conserver mon honneur et ma vie.
Allons, je veux user d'un pouvoir absolu,
Les Romains périront j'y suis trop résolu.

825

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

AUFIDIE

C'est ainsi qu'il faut prendre un si bel avantage,
Pour nous faire louer votre noble courage.
Ne vous laissez donc pas emporter à leurs pleurs ; 830
Conservez votre gloire, et plaignez leurs malheurs.
Quittez ces mouvements, combattez ces chimères
Et songez que l'honneur nous est plus que nos mères.
Les Romains n'ont qu'une heure à respirer le jour,
Et nous leur produirions quelques marques d'amour ? 835
Est-ce pour les bienfaits qu'ils ont voulu vous rendre,
Qu'aujourd'hui vos bontés tâchent de les défendre ?
Et leur devez vous tant, que vous soyez contraint
De soulager les maux dont ce peuple se plaint ?
À quoi nous servirait d'espérer dans nos armes 840
Si nous ne les jugions à l'épreuve des larmes ?
La gloire nous suivrait désormais rarement
S'il fallait contre nous des femmes seulement.
Balancez vous encor cette entreprise aisée ?
Votre juste fureur doit-elle être apaisée ? 845
On pèche à pardonner aussi bien qu'à punir,
Consultez la raison ; car il faut s'en munir.
Opposez à leurs pleurs votre première honte,
De crainte qu'à la fin la pitié vous surmonte

Et leur représentez votre bannissement
Puisqu'elles n'en sauraient blâmer le châtement.

850

CORIOLAN

Je vous dois confesser que leur triste visage
Avait pour quelque temps suspendu mon courage,
Une tendre pitié par un effort soudain
Combattit mon esprit, et me retint la main.
Mais après tant de pleurs qu'elles ont su répandre
Ce coeur trop glorieux n'a point voulu se rendre ;
Si bien que leurs torrents dont je restai vainqueur
Me mouillèrent les yeux sans m'attendrir le coeur.

855

AUFIDIE

Ne les tenez donc plus si long temps en haleine
Votre retardement les pourrait mettre en peine ;
Allez leur assurer que Rome doit périr,
Et qu'en différant trop vous me faites mourir.

860

(Il dit ceci bas.)

CORIOLAN *(en s'en allant)*

Allons, Coriolan, trouvons toutes nos forces,
Ne nous laissons pas vaincre à leurs douces amorces ;
Artifice, courage, honneur, vengeance, foi,
Ne m'abandonnez pas, et combattez pour moi.

865

SCÈNE II

AUFIDIE

Sancine tout va bien, je vois l'affaire preste.

SANCINE

Je m'en tiens assuré, j'en répons de ma tête,
Je l'y vois disposé par ces derniers propos, 870
Il regarde de près notre commun repos
Mais il serait cruel autant que téméraire
S'il refusait d'entendre une femme, une mère,
Et des enfants si beaux que leurs moindres regards
Font fendre de pitié son coeur de toute pars. 875
Et je crois sans mentir qu'il serait impossible
Qu'il les vit endurer, et rester insensible :
Et si pour son délai cet état n'est péri
Songez bien qu'il est fils, qu'il est père, et mari,
Et qu'il doit affliger comme il nous fait paraître 880
Celle qui l'a fait vivre, et ceux qu'il a fait naître :
Son dessein ne peut nuire, il craint d'abandonner
Ce qu'on n'a jamais eu dessein de ruiner,
Et son esprit subtil les flatte en apparence,
Ou de quelque plaisir, ou de quelque espérance. 885

AUFIDIE

Je l'en estime plus en ce qu'il va les voir,
Afin de se soumettre à ce dernier devoir.
La cruauté me plaît quand elle est légitime ;
Mais lors qu'elle est injuste, elle tient lieu de crime.
Coriolan fait bien de rendre à ses parents 890
De véritables biens ou du moins apparents.
Ils ne connaissent pas qu'en tout il dissimule,
Qu'il flatte doucement leur esprit trop crédule ;
Que dans l'état présent il peut leur commander,
Et qu'il promet beaucoup pour ne rien accorder. 895
Il conserve toujours une si forte envie
D'ôter à tout ce peuple, et l'honneur et la vie ;

D'abattre ses maisons, de ruiner ses forts,
 D'y voir en un moment ensevelir leurs corps ;
 D'affliger ce pays d'un châtement extrême, 900
 Et de le brûler tout, que j'en brûle moi-même.
 Je ne me connais plus songeant à la rigueur
 Dont il nous punissait quand il était vainqueur.
 Nous avons vu souvent nos maisons embrasées,
 Nos temples abattus, et nos villes rasées, 905
 Nos meilleurs soldats morts à nos pieds étendus ;
 Nos enfants étouffez, et tous nos biens perdus.
 Maintenant que le sort nous donne l'avantage,
 Sache que la raison doit céder à la rage ;
 Que je me veux venger des maux que j'ai soufferts ; 910
 Qu'ils sentiront les feux ; qu'ils seront dans les fers ;
 Et que de tous les maux dont on punit une âme,
 Le moindre qu'ils auront est le fer et la flamme.

SCÈNE III

CORIOLAN

J'y rêve bien encore, et je ne puis trouver
 Que je me doive perdre afin de les sauver : 915
 Je sais quelle est leur peine, elle est assez visible,
 Et ce n'est pas aussi que j'y sois insensible.
 Mais connaissez vous pas qu'on me contraint en tout ?
 Qu'on veut que mes desseins aillent jusques au bout ?
 Et qu'enfin pour conclure, en cette Tragédie, 920
 Le premier personnage est celui d'Aufidie ?

VERGINIE

Vous vous êtes acquis par vos soins diligents,
 Et par vos actions du pouvoir sur ses gens,

Et les ayant tous mis dans l'état de vous craindre,
Malgré tout autre avis vous les pouvez contraindre.
Ils lèveront le siège, et resteront vengés ;
Cependant nous verront les Romains soulagés,
Vous serez satisfait, et je serai contente
D'avoir mis en vous seul une si douce attente.

925

VELUMNIE

Vous pouvez irriter le mal et le guérir ;
Forcez nous donc de vivre, ou nous faites mourir.
Deux mots y suffiront, prononcez-les sans crainte,
Finissez promptement, ou ma vie ou ma plainte.

930

CORIO LAN

Certes malaisément vous puis-je consoler ;
C'est pourquoi je soupire, et je crains de parler.
Mon âme en ces transports est assez irritée :
Mais Rome doit périr, la chose est arrêtée.

935

(Il veut la lever.)

VELUMNIE

Quoi, Rome doit périr ! Tu veux donc triompher ?
Toi que dès le berceau je devais étouffer ?
Aurais-tu bien prévu dedans cette victoire
Que la honte des tiens dut servir à ta gloire,
Enfant dénaturé, dont l'aveugle fureur
Va jusques à ta mère, et la remplit d'horreur ?
Ingrat Coriolan t'ai-je donné la vie
Afin que par toi-même elle me soit ravie ?
Et ne t'ai-je élevé dans ce comble d'honneur
Qu'afin de me priver de tout autre bonheur ?

940

945

Insatiable fils, dangereuse vipère ;
 Exécrable serpent qui fais mourir ta mère ;
 Misérable vautour dont la seule rigueur 950
 Vient m'affliger sans cesse et me percer le coeur.
 Quand est-ce que les Dieux par un soin nécessaire
 Changeront pour mon bien ton humeur sanguinaire ?
 Tu veux donc seulement finir le triste cours
 De si pressens ennuis, par celui de mes jours ? 955
 Hélas ! Ai-je autrefois failli de telle sorte
 Que je dusse endurer une chaîne si forte.
 Oui, car si c'est faillir que d'aimer par excès
 J'en devais seulement attendre ce succès,
 Tu punis ton pays d'un châtement si rude 960
 Qu'il a beaucoup d'horreur de son ingratitude,
 Et ceux dont tu faisais naguère tant de cas
 Ne sont persécutés que comme des ingrats,
 Puis qu'après les bontés que tu lui fis paraître
 On ne t'a pu garder ni moins te reconnaître. 965
 Cependant tout d'un coup je te vois succomber,
 Tu veux punir un crime, et je t'y vois tomber.
 Que ne t'ai-je point fait dans tes tendres années ?
 J'ai tant souffert pour toi de peines obstinées ;
 Et dans le seul regret de ne te suivre pas, 970
 J'ai pleuré, j'ai pâti, j'ai senti le trépas.
 Et tu restes ingrat à ma juste prière,
 Tu défends à mes yeux le bien de la lumière.
 T'ai-je pas élevé ? T'ai-je pas mis au jour ?
 Et peux-tu justement douter de mon amour ? 975
 Lorsque notre ennemi dans ces dernières guerres
 Vint creuser son cercueil dessus nos propres terres,
 Un chacun bénissait la force de tes mains
 Pour ce qu'on te croyait le support des Romains.
 L'État en espérait des choses nonpareilles, 980
 J'en avais attendu moi-même des merveilles,

Tes seules actions nous semblaient enseigner
 L'art de nous bien conduire, et celui de régner.
 Cependant ton esprit trop subtil à nous nuire,
 Cherche nos ennemis afin de nous détruire, 985
 Fait son parti du leur, et se joint avec eux,
 Excite leur vengeance, et rallume leurs feux.
 Mon fils, s'il m'est permis dedans ma crainte extrême
 De traiter avec vous, et de parler de même :
 Hélas ! je vous supplie à genoux humblement 990
 D'oublier comme moi votre bannissement ;
 De laisser les Romains dans un État paisible,
 Et de finir mes maux si vous êtes sensible.
 Non, non, je veux mourir embrassant vos genoux,
 Je mourrai doucement si je meurs près de vous. 995

CORIO LAN

Ah ! Mère trop crédule, aurez vous quelque gloire
 De remporter ainsi cette triste victoire ?
 Victoire malheureuse, et pour vous et pour moi,
 Triomphe sans combat qui me remplit d'effroi.
 Où vois-je maintenant ma fortune soumise ? 1000
 Vous avez étouffé ma plus noble entreprise :
 Mais vous aurez regret de m'avoir combattu ;
 Vous en accuserez votre propre vertu,
 Et vous condamnerez tous les jours votre langue
 Qui n'a séduit mon coeur que par cette harangue ; 1005
 Puis vous me blâmez n'ayant pas résisté
 A ces derniers soupirs qui m'ont si bien tenté.
 Vos pleurs vous ont trahie, et par la même voie
 Que je finis vos maux, vous finissez ma joie ;
 Je l'apprends au moins ; car peut-être d'abord 1010
 Tous les Volques troublez arrêteront ma mort.
 Ils vengeront sur moi cette injure commune

Eux qui m'ont crû l'auteur de toute leur fortune ;
 Les ai-je pas déçu, j'ai trahi leur dessein,
 Ils m'ont donné le fer qui leur ouvre le sein, 1015
 Et je ne me sers plus que de leur industrie
 Pour les perdre d'un coup en sauvant ma Patrie.
 Mais n'importe, Madame, étouffez votre peur,
 Puisque vous le voulez je me perds de bon coeur.
 Il faut lever le siège à dessein de vous plaire, 1020
 Et je veux désormais obéir et me taire ;
 Je ne rendrai jamais ce mouvement secret
 Si l'on me fait mourir je mourrai sans regret ;
 Et de quelque rigueur qu'on menasse ma vie
 Parmi tous les tourments j'aurai la même envie ; 1025
 Je vous en fais, Madame, un serment solennel
 Quand tous mes ennemis me tiendraient criminel ;
 Quand je serais l'horreur parmi tous les grands hommes,
 Et du temps à venir, et du siècle où nous sommes ;
 Et qu'en fin l'ennemi me percerait de coups 1030
 Pour assouvir sur moi son plus juste courroux.

VERGINIE

Mon cher Coriolan que faut-il que je fasse ?
 Souffrez que je vous baise, et que je vous embrasse ?
 Et qu'après les malheurs dont vous bornez le cours
 Je m'exprime en faveur de mes chastes amours. 1035
 Mais puis que maintenant vous voulez que je vive,
 Permettez moi du moins que par tout je vous suive,
 Et que nous partagions dans nos ardents désirs,
 Et les mêmes douleurs, et les mêmes plaisirs.
 Les chemins, les combats, et les horreurs des armes 1040
 Auront alors pour moi d'inévitables charmes ;
 Je vous verrai toujours dans un dessein si beau,
 J'irai même avec vous jusques dans le tombeau,

Si par un coup fatal les tristes destinées
N'étendent pas plus loin le cours de vos années : 1045
Et je trouve aussi bien que dans ce même jour
Mon courage s'accorde avecque mon amour.

CORIOLAN

Oui, je vous le permets, et je vous le demande :
Mais je trouve pour vous cette entreprise grande.
Songez-y bien, Madame, et croyez s'il vous plaît 1050
Que je ne vivrai plus que pour votre intérêt ;
Et que puis que nos coeurs s'unissent de la sorte
Dans cet effet d'amour dont l'excès les transporte,
Nous goûterons des biens si fermes et si doux
Que les plus fortunés en deviendront jaloux. 1055
Mais sans plus arrêter publiez dedans Rome
Que j'éteindrai bientôt le feu qui la consomme.
Faites leur espérer des traitements meilleurs,
Dites que ma fureur se convertit ailleurs
Que je lève le siège en faveur de vos larmes 1060
Et qu'elles m'ont forcé de mettre bas les armes.

(Elles s'en vont.)

VERGINIE

Oui, j'y vais de bon coeur, et demain du matin
Je vous suivrai partout où voudra mon destin.

SCÈNE IV

AUFIDIE

J'ai bien peur qu'à la fin la pitié ne le tente,

Sancine, il est long temps, ce délai me tourmente ; 1065
 Qu'il le peut retenir de la sorte en ce lieu ?
 Il n'était question que de leur dire adieu,
 Et de leur faire voir que toutes leurs amorces
 Nous devaient irriter, et céder à nos forces.
 Cependant je languis dedans ce souvenir, 1070
 Il me semble à tous coups qu'il craint de revenir ;
 Sancine, qu'en crois-tu ?

SANCINE

Qu'il vous fera paraître
 Qu'il hait ce peuple ingrat, et qu'il n'est pas un traître
 Qu'il sait exécuter tout ce qu'il a promis, 1075
 Et qu'il voit les Romains comme ses ennemis.

AUFIDIE

C'est prêter du secours à mon âme abattue,
 Je vois toujours sa mère, et c'est ce qui me tue ;
 Sa femme, ses enfants, leurs soupirs et leurs pleurs
 Me font par fois souffrir de sensibles douleurs. 1080

SANCINE

Apprenez donc aussi que votre crainte est vaine,
 Je connais dès longtemps ce vaillant Capitaine,
 Dans ce qu'il entreprend rien ne le peut changer,
 Outre que son humeur le porte à se venger.

SCÈNE V

CORIOLAN (à Aufidie)

Elles rentrent dans Rome, et sans aucune envie 1085

De me solliciter de leur donner la vie,
Et ma mère et ma femme auront le même sort
De ce peuple obstiné, s'il doit souffrir la mort.
N'appréhendez plus tant, mon âme est satisfaite,
Je ferai là dedans ma plus douce retraite ; 1090
Les Romains me verront un esprit résolu,
Je me tiens dès cette heure à ce que j'ai conclu :
Ma femme en portera la première nouvelle,
Et vous verrez par là si je leur suis fidèle.

AUFIDIE

Ô Dieux ! Coriolan, je meurs dans ces transports, 1095
Je ne redoute plus tous les plus grands efforts.
Si vous avez pu vaincre une femme, une mère,
Je vois bien que ma crainte est moins qu'une chimère,
Et dedans cet espoir dont je me sens flatter,
Je m'en vais donner ordre à ce qu'il faut tenter. 1100

SCÈNE VI

CORIOLAN *(avec Sancine)*

Il n'a pas bien compris ce que je viens de dire,
Il veut les ruiner, cette perte l'attire :
Mais j'ai perdu pourtant le soin de me venger,
Ma parole est donnée, il n'y faut plus songer :
Je pardonne aux Romains. 1105

SANCINE

Ce pardon m'épouvante,
Gardez bien que le sort ne trompe votre attente ;
Ne nous abusez pas de semblables propos,

S'ils sont en liberté, vous serez sans repos
Remarquez, Aufidie, et dessus toutes choses...

1110

CORIOLAN

Je ne m'attache pas à ce que tu proposes.
L'affaire est déjà faite, il ne peut l'empêcher.

SANCINE

Non, non, son intérêt vous doit être plus cher.

CORIOLAN

Ayant mal commencé, je dois finir de même :
Mais suis moi seulement si tu veux que je t'aime.

1115

SCÈNE VII

VERGINIE

Oui, je vous en assure, il pardonne aux Romains,
Mes pleurs ont fait tomber les armes de ses mains.
Vous ne pouvez tenir son amitié suspecte ;
Car malgré son exil, sachez qu'il vous respecte
Et qu'avant que le jour vienne frapper nos yeux,
Il doit lever le siège, et sortir de ces lieux.

1120

UN SÉNATEUR

Nos Sacrificateurs ont moins fait que vous autres,
Et vos pleurs en effet ont essuyé les nôtres.
Madame, vous pouvez vous vanter désormais
Puisque Rome vous doit ce qu'elle aura jamais ;
Que notre liberté sans vous était ravie,

1125

Et qu'avec ce trésor vous nous rendez la vie.
Venez donc promptement en recevoir l'honneur
D'un peuple qui n'attend que ce dernier bonheur.
Il vous doit honorer, car vous pouvez bien croire,
Que le triomphe au moins suivra cette victoire,
Et que tous les Romains vous restent obligés
Après tant de tourments dont vous les soulagez.

1130

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

AUFIDIE

Quoi ! Le siège est levé ? voulez vous qu'Aufidie
Trempe si lâchement dans cette perfidie ? 1135
Qu'il accorde sa haine avec votre pitié ?
Que nous bornions le cours de notre inimitié ?
Et qu'enfin les Romains dedans notre avantage
Nous accusent de crainte et de peu de courage.
Les Volques vous avaient accordé du secours 1140
Lorsque vous en faisiez votre dernier recours :
Ils avaient méprisé les plus fortes alarmes
Afin de seconder la force de vos armes,
Et le moindre de nous s'apprêtait à punir
Ceux de qui l'insolence avait pu vous bannir. 1145
Et puis vous relâchez au point qu'on doit combattre,
Lorsqu'on doit triompher vous vous laissez abattre ;
Et dedans le moment que vous êtes vainqueur
Il ne faut qu'une femme à vous gagner le coeur.
Songez que depuis peu Rome est votre ennemie ; 1150
Qu'elle vous a banni ; mais avec infamie,
Et que les ennemis qu'on vous voit négliger
Vous ont prêté leur bras afin de vous venger.
Cependant vous tremblez alors qu'on vous réclame,
Et pour vous retenir il ne faut qu'une femme ! 1155

CORIO LAN

Oui, dites contre moi tout ce que vous pensez.
Je demeure muet lors que vous m'offensez :
Mais ne vous troublez pas, ou mon coeur vous conjure,
Si vous parlez de moi de parler sans injure.

AUFIDIE

Dedans cette action, lors qu'on parle de vous 1160
Il est bien malaisé de parler sans courroux.
Vous nous avez trahi, vous nous faites connaître
Que vous êtes ingrat, et que vous êtes traître.

CORIO LAN

Ne vous emportez plus, ces mots injurieux
Trouveraient contre vous un esprit furieux 1165
J'eusse rendu bientôt votre sort plus prospère :
Mais dois-je m'obstiner à combattre une mère ?
Ma fureur à ses pleurs a déçu de moitié,
Et je n'ai pu la voir sans en avoir pitié.
Contre elle j'ai tenté ce qui m'était possible : 1170
Mais pouvais-je la vaincre et rester insensible ?
Et voir dedans ce jour ma femme et mes enfants
Suivre les volontés des Volques triomphants ?
Vous m'avez obligé de venger ma querelle :
Mais Rome est mon pays, lui puis-je être infidèle ? 1175

AUFIDIE

Vous nous engagiez tous dans ce triste parti,
Et j'en vois maintenant votre esprit diverti :
Nous avons secondé vos desseins et vos armes,
Et pour vous surmonter il ne faut que des larmes !

On saura qu'une femme a sauvé les Romains ; 1180
 On dira que ses yeux ont plus fait que vos mains,
 Et qu'il ne fallait plus pour finir leur tristesse,
 Et pour nous ruiner que la même faiblesse ;
 Voyez à quel état votre honneur est soumis
 D'avoir ainsi traité vos plus forts ennemis. 1185

CORIOLAN

Vous direz, s'il vous plaît quelque chose de pire :
 Mais je vois à plus près ce qu'on en pourra dire :
 Vous me reprocherez que je vous ai trahis ;
 Mais j'avais une mère, une femme, un pays ;
 Et l'on ne peut blâmer ma pitié naturelle 1190
 Qui veut que je sois lâche en leur étant fidèle.

AUFIDIE

Ne vous excusez plus ; cette fidélité
 Est un visible effet de votre lâcheté ;
 Une femme a gagné l'honneur d'une victoire
 Qui vengeait votre honte et nous comblait de gloire. 1195
 Il ne vous restait plus pour marquer vos douleurs,
 Et pour bien l'imiter que de verser des pleurs.

CORIOLAN

Et pour vous bien venger d'un si sensible outrage,
 Il ne vous reste plus qu'à tenter mon courage :
 N'allez pas plus avant. 1200

(Il s'en va.)

AUFIDIE

Peut-être que les Dieux
Reconnaîtront bientôt vos soins officieux.

CORIO LAN

Je poursuis mes desseins, et malgré tous les vôtres
Je me puis bien sauver si je sauve les autres.

SCÈNE II

VERGINIE

Après tous ces honneurs il faut le visiter, 1205
Camille c'est en vain que tu veux m'arrêter ;
Nous nous sommes jurés une foi mutuelle,
Et si je ne le suis je me trouve infidèle.

CAMILLE

Les guerres désormais seront donc vos ébats ?
Vous irez avec lui dans les plus grands combats ? 1210
Et suivant tous les jours les ardeurs de votre âme
Vous serez dans le sang, vous serez dans la flamme.
Tous les dangers pour vous auront quelques appas ;
En fin votre valeur bravera le trépas ;
Vous l'accompagnerez en quelque lieu qu'il aille, 1215
Sans vous, Coriolan ne peut voir de bataille ;
Pour ce que c'est en vous que son coeur s'est remis,
Vous donnerez la fuite à tous ses ennemis ;
Vous le suivrez par tout : hé songez vous, Madame,
Que le péril est grand, et que vous êtes femme, 1220
Et que par vos attraits vous pourrez surmonter

Tous ceux que par la force on ne saurait dompter ?
 Madame, je sais bien que vos yeux ont des charmes
 Capables de forcer et les coeurs et les armes ;
 Mais vous remarquerez...

1225

VERGINIE

Camille tout va bien,
 Avec Coriolan je n'appréhende rien.
 Ce point seul me soulage, et je suis assurée
 De goûter des plaisirs d'une longue durée.

CAMILLE

Non, non, vous n'aurez pas ce que vous en pensez,
 L'espérance vous flatte, et vous vous offensez.
 Proposez vous encore une fin plus facile
 À combattre une armée, à forcer une ville :
 Mais notre sexe est faible, et vous ne songez pas
 Qu'un péril l'épouvante, et qu'il craint le trépas

1230

1235

VERGINIE

Sache que de bon coeur je m'éloigne de Rome ;
 J'ai les mains d'une femme, et j'ai le coeur d'un homme ;
 Je ne puis être lâche en voyant devant moi
 Un mari qui m'anime, et qui combat pour soi :
 Et quand je ne serais jamais victorieuse
 Je trouve que ma mort doit être glorieuse,
 Puis qu'on ne me saurait justement reprocher
 De ce que j'ai suivi ce que je tiens si cher.
 J'espère avecque lui de faire des miracles ;
 Je forcerai pour lui toutes sortes d'obstacles,
 Et si dans les combats je le voyais périr
 Ayant si bien vécu je saurais bien mourir.

1240

1245

Mais ne me quitte point, si tu veux que je vive ;
Dis moi qu'il faut le voir quelque mal qui m'arrive,
Que je le dois aimer, et que malgré le sort
Nous devons partager une semblable mort.

1250

CAMILLE

Madame, je le veux, je vous suis sans contrainte :
Mais pourtant ce dessein me fait trembler de crainte.

SCÈNE III

AUFIDIE

Observez mes amis le tout de point en point,
Cherchez-le sans tarder, et ne me trompez point.
Punissez promptement cette âme criminelle,
Je vous en sollicite, et c'est votre querelle ;
Vous êtes obligé de marcher et d'agir
Contre un de qui la peur nous force de rougir,
Et vous ne sauriez plus suspendre votre rage
Si vous considérez jusqu'où va cet outrage.
Nous l'avons soulagé dans ses maux infinis,
Afin de le venger nous nous sommes unis ;
Nous avons hasardé nos trésors et nos vies,
Nos armes cependant lui seront asservies ;
Et lors que vous deviez vous venger des Romains,
Cet esprit criminel a retenu vos mains,
Il ne pouvait trouver un destin favorable,
Et sans votre assistance il était misérable.
Naguère les Romains l'avaient-ils pas puni ?
Vous vint-il pas prier après qu'il fut banni ?
Et moi malgré le Ciel qui lui fut si contraire,
L'avais-je pas traité comme mon propre frère ?

1255

1260

1265

1270

Et l'ingrat après tout ne vint s'abandonner
Qu'à fin de nous surprendre et de nous ruiner.
Détruisons ses desseins avecque sa fortune,
Cette injure me touche, elle vous est commune,
Et nous ne devons pas aujourd'hui négliger
Le temps de le convaincre et de nous bien venger.

1275

LIEUTENANT DES VOLQUES

De tant de lâchetés ce sera la dernière.
Pour nous avoir trahis, il perdra la lumière.
Nous suivrons vos conseils, car nous les approuvons ;
Nous ne soupçonnions pas ce que nous éprouvons,
Le traître périra, sa perte est conjurée,
Et malgré son pouvoir sa mort est assurée.

1280

1285

AUFIDIE

Je serai satisfait si vous exécutez
Après un tel affront, ce que vous promettez
Je ne vous retiens plus, allez-y de bonne heure,
Ne l'entretenez point, sur tout faites qu'il meure ;
Et jamais rien de vous ne me sera suspect
Si vous n'avez pour lui ni pitié ni respect.
Ne lui donnez donc pas loisir de vous entendre,
Il aurait des raisons qui vous pourraient surprendre.
Il vous engagerait dans un parti nouveau
Que son esprit subtil vous ferait trouver beau ;
Et par des trahisons qu'il sait mettre en pratique,
Il pourrait éviter une fin si tragique.

1290

1295

UN AUTRE LIEUTENANT DES VOLQUES

Après sa trahison il peut bien s'excuser :
Mais il est malaisé qu'il nous puisse abuser :

Outre que pour venger nos douleurs sans pareilles,
Nous préparons nos mains, et non pas nos oreilles.

1300

AUFIDIE

Vengez nous donc sans peur de tant de maux passez,
L'affaire est importante, et nous sommes pressez.
Courez-y sans regret, rien ne vous épouvante.

(Ils s'en vont.)

UN SOLDAT DES VOLQUES

Votre âme en un moment se trouvera contente.
Nous nous pouvons venger avec juste raison
Puisqu'on ne le punit que de sa trahison

1305

AUFIDIE

Ne désespérons plus puisqu'on venge Aufdie
Du lâche et traître auteur de cette perfidie.
Tant de Volques unis ne l'épargneront pas,
Il ne peut désormais éviter le trépas ;
Et je m'en vais le voir avec fort peu de conte
Aussi couvert de sang qu'il nous couvre de honte.

1310

SCÈNE IV

CORIO LAN

Fais ce que je te dis si tu veux m'obliger,
C'est toi seul désormais qui me dois soulager :
N'y recule plus tant, va quérir Verginie,
Son absence me cause une peine infinie ;
Jure lui de ma part que son éloignement

1315

Retarde mon départ et mon contentement.

SANCINE

Que son éloignement aujourd'hui vous retarde : 1320
 Mais voyez s'il vous plaît un point qui vous regarde ;
 Les Volques sont trahis, et vous ne voyez plus
 Qu'après avoir rendu leurs desseins superflus,
 De quelque faux espoir que l'on les entretienne, 1325
 Ils pourront procurer votre mort et la mienne.
 Après tous leurs bienfaits vous leur êtes soumis,
 Et vous en avez fait vos plus grands ennemis.
 Vous voulez que le sort ne vous soit plus propice ;
 Car vous vous endormez au bord d'un précipice,
 Et méprisant leur feinte avecque leur pouvoir, 1330
 Vous vous rendez aveugle afin de ne pas voir.
 Considérez un peu qu'Aufidie est un traître,
 Ou s'il ne le fut pas, qu'il le fera paraître,
 Et qu'il est obligé de venger dessus nous
 Un affront qui nous perd, et qui les touche tous. 1335
 Que si votre pitié se trouve légitime,
 Exécutant si peu vous avez fait un crime.
 Dans leurs premiers projets leurs combats furent vains
 Lors que vous souteniez le parti des Romains :
 Mais dedans ce dernier afin de vous défendre, 1340
 Votre nécessité leur fit tout entreprendre.
 Ils ont abandonné leurs villes et leurs forts,
 Et pour vous soutenir ils ont fait tant d'efforts ;
 Cependant votre feu n'est plus qu'une fumée,
 Vous demeurez ingrat, vous laissez leur armée, 1345
 Et bien loin de leur plaire et de les contenter
 Les Romains avec vous les ont pu surmonter
 Êtes-vous ennemi de votre propre gloire ?
 Je le vois néanmoins, et je ne le puis croire.

Avec vous j'ai couru les pays étrangers, 1350
Et je vous ai suivi dans les plus grands dangers.
Rome fut mon pays, mais après votre perte
Je crû qu'on en serait une ville déserte,
Et qu'empruntant les bras de tous nos ennemis
Vous feriez pour le moins ce qui leur fut promis, 1355

CORIO LAN

Va, cours, parle à ma femme, et si tu me l'amènes
Tu te pourras vanter d'avoir fini mes peines.
Si tu veux m'obliger tu n'as rien qu'à courir,
Et tu n'as qu'à tarder pour me faire mourir.

SANCINE

J'ai suivi vos desseins sans regret et sans crainte, 1360
Et je vous obéis encore sans contrainte.

SCÈNE V

CORIO LAN

Il est vrai que j'ai tort, et je dois l'avouer,
Obligé des ingrats on ne m'en peut louer.
Ce peuple m'a banni, je soutiens sa querelle ;
Il fut impitoyable, et je lui suis fidèle : 1365
Mais pourtant une mère engageait par ses pleurs
Mon esprit furieux à finir ses malheurs.
Ma femme et mes enfants étaient-ils pas capables
De procurer le bien de ces âmes coupables ?
Et pouvais-je à bon droit refuser la pitié, 1370
À celle dont mon coeur honore l'amitié ?
Non, je n'ai point regret de ce bienfait étrange,

Cette faveur sans doute est digne de louange,
Et je serai trop cher à la postérité
D'avoir servi des gens qui m'avaient irrité.

1375

SCÈNE VI

UN LIEUTENANT DES VOLQUES

Il est tout à propos, notre entreprise est belle
Suivez moi seulement je vous serai fidèle,
Allons exécuter notre dernier dessein,
Enfonçons lui d'abord nos poignards dans le sein.
Prenons-le promptement ; mais d'une telle sorte
Qu'il ne puisse apporter de résistance forte :
Autrement sa valeur se déferait de nous,
Et lui seul suffirait contre les bras de tous.
Cependant qu'il médite usons de l'avantage,
Ne lui donnons pas lieu d'éprouver son courage.
Ah traître ! Tu mourras, c'est un arrêt du sort.

1380

1385

(Ils se jettent sur Coriolan.)

CORIOLAN *(en tombant)*

Ô Dieux ! je suis blessé, je tombe, je suis mort !

UN VOLQUE

Encore un coup, perfide ; il est mort l'infidèle,
L'Enfer va recevoir son âme criminelle.
Mais ne demeurons pas davantage en ces lieux
De peur de voir toujours cet objet odieux ;
Aufidie en doit être averti de bonne heure,
Et la suite pour nous est ici la meilleure.

1390

SCÈNE VII

VERGINIE

Camille attends moi là, je reviens promptement,
Afin de lui parler je ne veux qu'un moment ;
Et lors tu connaîtras jusqu'où va ma franchise,
Et jusqu'où peut aller toute notre entreprise.

1395

(Camille rentre derrière le Théâtre.)

CAMILLE

Je vous attends, Madame, il faut vous obéir :
Mais songez après tout à ne vous pas trahir.

SCÈNE DERNIÈRE

(Elle voit ici Coriolan étendu.)

VERGINIE

L'amour, Coriolan, me force de te suivre,
Puisque le Ciel sans toi ne me peut faire vivre.
Mon coeur, déjà ma joie est sans comparaison,
Et mon impatience offense ma raison.
Mais sont-ce encore ici les restes de la guerre,
Quelques gouttes de sang paraissent sur la terre ;
Un corps mort étendu me vient d'épouvanter :
Justes Dieux, c'est lui-même on n'en saurait douter ?
Oui, oui, tout est perdu, mes douleurs sont trop vraies ;
Quelle barbare main a fait ces larges plaies ?
Et qui s'est pu porter sans crainte et sans effroi
A massacrer un coeur que je croyais à moi ?

1400

1405

1410

Mon cher Coriolan, si tu n'as rendu l'âme,
 Pousse au moins pour me plaire un petit trait de flamme ;
 Reprends un peu tes sens, ah ! Discours superflus,
 La vie est une mer qui n'a point de reflux ; 1415
 Nos jours sont des ruisseaux que les Parques retiennent,
 Qui s'écoulent toujours et jamais ne reviennent,
 Et depuis que la mort en arrête le cours
 Tous les Dieux n'y sauraient apporter du secours.
 Coriolan est mort ! La cause de ma vie 1420
 Sans qu'on m'ait fait mourir, m'a donc été ravie ?
 Quoi donc, on a détruit ce miracle d'amour,
 Et je me plais encore à respirer le jour ?
 Mon coeur est massacré par un coup trop funeste
 Pour tâcher désormais d'en conserver le reste. 1425
 J'aurais mauvaise grâce en sachant son trépas
 De ménager un corps où l'esprit ne vit pas.
 Meurs donc subitement ingrate Verginie ;
 Ton espérance est morte, et ta joie est finie.
 N'attends plus rien du sort, vois que tout est péri, 1430
 Et que tu n'as plus rien n'ayant plus de mari.
 Ha ! Ne t'arrête plus à ces discours frivoles,
 Pour mourir après lui faut-il tant de paroles ?
 Ton extrême douleur ne veut rien t'accorder,
 Mais tes mains au besoin te peuvent seconder. 1435
 Ne recule donc plus à ta fin malheureuse ;
 Va chercher à mourir en femme généreuse ;
 Ne prends point les conseils d'un faible jugement,
 N'entend plus ta raison, suis ton aveuglement,
 Exécute sans peur ce qu'inspire la rage, 1440
 Mets le feu, les poisons, et le fer en usage.
 Sans le secours des Dieux tu peux trouver la mort,
 Ta main t'y servira, meurs en dépit du sort ;
 Fais-toi dans ce dessein toutes choses propices,
 Invoque les fureurs, cherche les précipices, 1445

Va chercher un poignard qui te perce le flanc,
Qui tire de ton corps ce qui reste de sang,
Ou si tu peux trouver une mort plus cruelle
Souffre-la sans horreur, tu la dois trouver belle.